



GLOSAIRE



GLOSAIRE

ILLUSTRÉ
DE QUATRE CHANSONS



A POT-EN-CUL

MCMXXXIII



AUTO PRÉFACE

Nous vivons, il faut bien l'avouer, sous le signe de l'auto : l'auto qui sillonne à toute allure les routes de notre douce France et n'hésite pas à écraser le piéton, qu'il soit bi ou quadrupède sous le fallacieux prétexte de concurrencer le chemin de fer, l'auto qui pare nos villes et nos campagnes de signalisations triangulaires, circulaires et rectangulaires autant qu'hyèrogliphiques dues aux imaginations constipées des syndicats d'initiatives, l'auto qui fait sortir « urbi et orbi » des colonnes rutilantes d'où l'essence coule à flots moyennant une variable rétribution, l'auto enfin dont l'exposition annuelle remporte annuellement (passez-moi ce pléonasme) un succès grandissant et où la

marque « auto d'amis » conserve le premier rang, grâce à son entretien insignifiant et au peu de dépenses qu'elle occasionne.

L'auto nous domine — que dis-je ? nous submerge de plus en plus. N'avons-nous pas vu en Alsace et en Bretagne des mouvements nettement caractérisés vers l'autonomie ? L'autocratie du Duce n'est-elle pas solidement établie en Italie ? Et enfin les autodafès hitlériens — les derniers en date — ne prouvent-ils pas que le Führer lui-même s'est laissé gagner à ces doctrines modernes ?

Je ferai donc aujourd'hui ici même pour sacrifier à la mode, moi aussi, une auto préface aux quatre gloses qui suivent, imprimées avec luxe et illustrées par nos meilleurs artistes du cru.

Je suis fils de mes œuvres et d'Henri Monnier. J'ai vu le jour en 1830 environ : je ne puis exactement situer la date, étant venu au monde sans avoir de crayon — qui ne m'aurait d'ailleurs pas servi puisque je ne savais encore écrire et n'ayant pu noter cette date sur mon agenda que je n'ai possédé que fort longtemps après.

Je ne sais donc pas mon âge mais je puis vous affirmer que je suis éternel,

à l'égal de mon cousin très éloigné, le pharmacien Homais.

Mais je m'aperçois qu'il est très délicat de s'auto préfacier... Que vous dirai-je ?

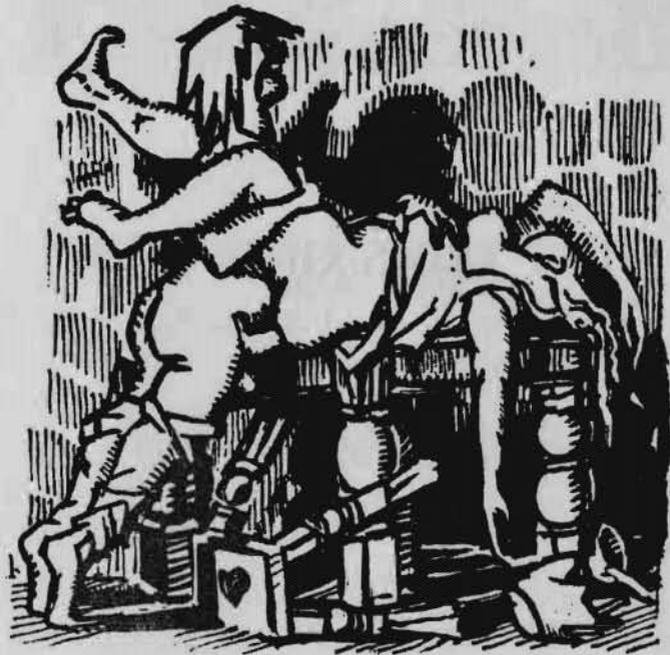
J'ai été séduit par le charme de ces chansons populaires où la fraîche naïveté se mêle à une délicieuse et candide impudeur qui ne saurait choquer que les oreilles sottement prudes. J'ai voulu extérioriser les sensations qu'elles ont fait naître dans mon âme de vieux romantique : c'est pourquoi, tous les ans, je donne la parole à l'un des vôtres pour traduire ma pensée : puisse-t-elle et puisse-t-il être toujours clairs et vous avoir plu. C'est le vœu que forme votre vieil ami bien dévoué.

JOSEPH PRUDHOMME

professeur de calligraphie, élève de Brare et St-Omer,
expert en écritures,
ancien actionnaire de l'ancienne Société anonyme
pour l'extraction des minerais aurifères
de la Butte Montmartre,
membre de plusieurs sociétés savantes et secrètes,
capitaine de la Garde nationale,
demeurant rue Charlot, n° 13, au Marais.



LES TROIS ORFÈVRES



GLOSE

SUR TROIS COUPLETS DE LA CHANSON

LES TROIS ORFÈVRES

Mesdames,

qui pourriez être ici et dont je regrette cuisamment l'absence totale,

Mes (chers) essieurs et amis,

Comme j'avais l'honneur de vous le dire, il y a un an, dans de semblables agapes, la musique et le chant sont les beaux frères jumeaux de la peinture et de la sculpture.

Permettez-moi ce soir d'aiguiller notre causerie tout intime sur la musique, la musique populaire et régionaliste sans aucune tendance politique ou religieuse, ni agressive dans l'un ou l'autre sens.

Nous allons donc chanter les *TROIS ORFÈVRES* et je prendrai la liberté après chaque couplet de faire une petite glose — une glosellette, si j'ose ainsi m'exprimer sur la philosophie qui s'en dégage.



I

Trois orfèvres, à la Saint-Éloi,
S'en allèr'nt dîner chez un autre orfèvre,
Trois orfèvres, à la Saint-Éloi,
S'en allèr'nt dîner chez un bon bourgeois.
Ils ont baisé le père aux aisselles,
La fille en tétons, le fils en vit, la mère en con.

Refrain

Relevez, belle, votre blanc jupon
A deux doigts du cul l'on vous voit les fesses,
Relevez, belle, votre blanc jupon
A deux doigts du cul l'on vous voit le con.

*
*

Remarquons tout d'abord une forte tendance corporative et syndicaliste : Trois orfèvres à la Saint-Eloi, fête de la corpo-

ration, se réunissent dans un banquet fraternel mais où? non pas au restaurant ou dans une quelconque gargotte, mais *chez un autre orfèvre*, dit le texte.

Voyez le décor, la suspension à pétrole éclaire la nappe de toile bise et les pichets de faïence... Flairez les effluves du pot-au-feu, de la poularde rôtie et de la scarole aux œufs durs dont le parfum rappelle celui du bain de Barège, ou celui du pet trop longtemps séquestré — menu épicé à souhait pour provoquer chez nos orfèvres une manifestation telle que celle que décrit la deuxième partie du premier couplet et le reste de cette exquise romance.

Cette deuxième partie exalte l'esprit de famille dans toute son intégrité. Chacun des amphytrions se prête de bonne grâce aux fantaisies alternées des trois convives : mais ici un problème se pose; le nombre quatre (amphytrions) n'est pas divisible par trois (orfèvres convives) : il a donc fallu que chaque amphytrion se prête trois fois à la même manœuvre... Ces temps héroïques ne sont plus, hélas! et nous chercherions en vain chez les orfèvres de notre ville des sujets analogues tant par la vigueur virile que par la complaisance syndicale.

Le refrain s'adresse, j'ai tout lieu de

le croire, à Mlle Cantonnade, mais me sera-t-il permis de taxer l'auteur d'hyperbolisme et d'exagération lorsqu'il décerne de « blanc » au jupon de Mlle Cantonnade : cette dernière a fort bien pu envoyer quelque postillon dans ledit jupon dont la virginité pourrait alors être aussi suspecte que celle de sa propriétaire.

J'attire votre bienveillante attention sur une autre exagération de l'auteur. « A deux doigts du cul », dit-il : deux doigts sont superflus; j'en appelle ici à G(onin) et à F(ischer) : un seul suffit : le Fadièze.



II

Mais la servante qui avait tout vu,
Foutez-moi, messieurs, votre pine aux fesses,
Mais la servante qui avait tout vu,
Foutez-moi, messieurs, votre pine au cul.
Ils l'ont foutue sur une chaise,
La chaise a cassé, les orfèv'rs n'ont pas débandé.

(Refrain)



Qu'est-ce qui nous frappe au premier
abord? C'est la familiarité de la servante :
ici, nous nous trouvons enfermés dans un
dilemne.

a) La servante est-elle une vieille ser-

vante, faisant presque partie de la famille, voûtée, courbée sous le harnais, le nez baveux, les yeux chassieux, le con glaireux, l'haleine forte, la dent branlante (ce qui pour certains débauchés doit présenter un réel intérêt?) et que le spectacle stupéfiant a excitée en lui rappelant ses folies d'antan? écartons cette hypothèse et passons à la seconde.

b) Est-ce une servante jeune et accorte — pour employer les termes consacrés par l'usage, qui n'a encore eu ni la jouissance pleine et entière, ni même le jus du fruit — pardon : l'usufruit? je le crois, j'en suis persuadé.

Aussi nous inclinons vers la deuxième hypothèse et il est permis de supposer que le jeune fils du bon bourgeois a déjà pris souventes fois la température vaginale, si j'ose dire, de cette jeune personne avec le thermomètre chevelu que lui départit la Nature; aussi, voyez le triple appétit de la servante :

Foutez-moi, messieurs, votre pine aux fesses

(trois pines pour deux fesses, il y a là encore une troublante question que nous laissons le soin de résoudre à des mathématiciens de profession).

Toujours est-il que cette familiarité de la jeune soubrette implique non seulement qu'elle a tout vu, mais encore qu'elle exige sa part entière des réjouissances communes; elle implique aussi que la jeune fille se croit le même DROIT que ses maîtres — DROIT, en latin RECTUM, ce rectum si près de l'ANUS qu'on y respire le même parfum et que notre héroïne s'y trompe elle-même : « Foutez-moi, messieurs, votre pine aux fesses. »

Admettons-donc cette seconde hypothèse.

Au second rabord, nous sommes étonnés que les trois orfèvres préfèrent à toute autre des trente-deux positions connues, celle dite « sur une chaise ».

Elle présente tant d'inconvénients! le parquet glissant qui peut vous faire choir, le nez là où vous aviez autre chose auparavant, le chatouillement inopportun d'une rauche sur les « testiculos pendentes », les gémissements cadencés d'un dossier dont les assemblages sont fatigués et enfin la rupture terrible, ce qui arrive dans notre cas.

Et vit d'amant, le tableau est digne de tenter la brosse d'un Bout-gros ou d'un Chat-plein. Je ne veux point insister, mais je ne veux cependant pas passer outre

sans vous faire remarquer que si la chaise a cédé, c'est qu'elle était antique, d'un style variant entre Louis XI et Louis XVIII en passant par les intermédiaires — et qu'elle vient appuyer de ses quatre pieds et de ses barreaux mon assertion que nous sommes chez de fervents régionalistes.

Je ferai également valoir la vaillance des trois orfèvres qui n'ont pas désarmé après la catastrophe mobilière. C'est un exemple de courage héroïque et de « jusqu'aboutisme » dont nous chercherions en vain un exemple depuis la dernière avant-dernière grande guerre 1914-1918.



III

Mais les orfèvres, non contents de ça,
Montèr'nt sur le toit pour enculer Minette,
Mais les orfèvres, non contents de ça,
Montèr'nt sur le toit pour enculer le chat.
Chat, petit chat, tu m'égratignes,
Petit polisson, tu me chatouilles les roustons.

(Refrain)



Voilà bien ce que je craignais! la triple
érection dans le vide par suite d'une
vacance de siège...

Que vont faire nos orfèvres? en bons

couvreurs qu'ils sont (ils viennent de nous le prouver), ils montent sur le toit pour que Minette, elle aussi, soit de la fête, car ils sont SPA (1) mais hélas! ils sont blessés dans leurs œuvres vives car ils n'ont pas pris la pré (2).

JOSEPH PRUDHOMME



(1) Société Protectrice des Animaux.

(2) Le manuscrit primitif s'arrête à cette première syllabe qui doit être celle du mot précaution : préférence, préface, prépuscule, prébende n'ayant aucun sens.

LA SERVANTE ET LE VALET



Mes chers amis,

Sans être académicien, vous m'avez tous sacré Immortel, et si ma charognesque dépouille repose dans un quelconque Père-Lachaise, mon esprit se réincarne avec un indicible plaisir pour votre annuel et vibrant banquet.

Si je m'en souviens bien, je vous ai, l'an passé, commenté la chanson des *Trois Orfèvres*. Voulez-vous me permettre cette année, de vous gloser une autre chanson : *La Servante et le Valet*, toute parfumée de grâce campagnarde, concert olfactif où la bouse de vache, le thym et la verveine, le lait caillé, la merde de cochon et le pain sortant du four apportent leur modeste contribution.

Notre ami Boutenfle va donc nous chanter cette délicieuse idylle, que je vous commenterai ensuite.



LA SERVANTE ET LE VALET

I

C'est nout' sarvant', c'est nout' valet *(bis)*
Qui s'app'lont Jeannette et Georget.

Refrain :

Tirez les rideaux, Jeannette,
Fermez les volets, Georget.

II

Qui s'app'lont Jeannette et Georget. *(bis)*
La servante dit au valet :

(Refrain)

III

La servante dit au valet : *(bis)*
J'ai l'trou du cul qui m'démangeait.

(Refrain)

IV

J'ai l'trou du cul qui m'démangeait. *(bis)*
Si n'y a qu'ça, moi j'vas te l'gratter.

(Refrain)

V

Si n'y a qu'ça, moi, j'vas te l'gratter. *(bis)*
En lui grattant, ell' fit un pet.

(Refrain)

VI

En lui grattant, ell' fit un pet *(bis)*
Oh! qué qu'c'est ça? lui dit Georget.

(Refrain)

VII

Oh! qué qu'c'est qu'ça? lui dit Georget. *(bis)*
C'est mon puc'lag' qui a craqué.

(Refrain)

VIII

C'est mon puc'lag' qui a craqué. *(bis)*
Il pue bougrement, dit Georget.

(Refrain)

IX

Il pue bougrement, dit Georget (*bis*)
Dame! y a longtemps que j'te l'gardais.

(Refrain)

X

Dame! y a longtemps que j'te l'gardais (*bis*)
En te l'gardant i s'a gâté.

(Refrain)



Premier couplet et refrain :

Voyez d'ici la mise en scène : l'action se passe dans une grande ferme où l'on vit la vie saine, abondante et familiale. Le grand air, le pain bis, les œufs et le laitage frais favorisent, avec des santés admirables, l'éclosion de l'amour.

Admirez avec moi l'heureux choix des noms des deux héros : *Jeannette*, la modeste fleur de nos jardins régionalistes. *Georget*, diminutif printanier d'un nom sympathique lorsqu'il désigne un maître faïencier. Si l'auteur avait interverti et eût donné les noms de Janet au valet, de Georgette à la servante, l'effet n'eût pas été aussi heureux. « Non, tu ne sauras,

Janet », eût dit la servante, ce qui eût été insultant pour son compère, et eût détruit la suite de cette charmante bluette.

« Tirez les rideaux », « Fermez les volets », comme c'est bien observé! Le travail de force est attribué au mâle. Le travail délicat, travail sur la tringle, si j'ose dire, revient de droit aux mains délicates de Jeannette.

Troisième couplet:

Ce sont là des inquiétudes sexuelles pour lesquelles les jeunes filles ont coutume de chercher un calmant chez les représentants de l'autre sexe : Jeannette s'adresse donc à son collègue jeune et vaillant, qui a tous les jours sous les yeux les exemples instructifs et encourageants du coq et de ses poules, du taureau et de ses vaches.... Heureuses espèces! Le Coq change de poule, le Taureau change de vache, ce qui pimente indubitablement les relations sexuelles et donne un coup de fouet de Vénus à la valeur virile du mâle.

Quatrième et cinquième couplets:

Il est cu-rieux de con-stater la corrélation étroite, surtout chez une Pucelle,

qui existe entre le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière, si vous me permettez cette com-paraison maritime, et la con-fusion cu-rieuse qu'on fait presque toujours entre les deux.

Le grattoir de Georget est certainement entré dans le gaillard d'avant (car je ne soupçonne pas notre jeune ami de confondre Ventose avec Pluviose), et le gaillard d'arrière tire une salve d'un coup. Voilà qui est fort bien et c'est une marque de courtoisie entre les deux voisins, à laquelle nous ne saurions trop applaudir.

A propos de cette con-fusion, il me revient à la mémoire une fabulette où un auteur anonyme et gracieux a su établir d'une façon pimpante un piquant distinguo : permettez-moi de vous la dire.

FABLE

Jean demandait à sa voisine
Où il placerait son moulin ?

La voisine,
d'humeur badine,

Répondit alors au voisin :

« Si tu veux qu'il n'y manque rien,
Entre mes jamb's il sera bien,

Car si l'eau manque par devant,
Par derrière il aura le vent... »



Sixième, septième et huitième couplets :

Georget est étonné : cela se conçoit ! il ne connaît du pucelage que cette définition : « Petit zoizeau qui s'envole quand la queue lui pousse » et il s'étonne qu'un petit zoizeau puisse avoir un chant aussi rauque, et puisse ignorer l'usage du Dentol au point de polker du saladier à un degré qui provoque les couplets explicatifs qui suivent.

Neuvième et dixième couplets :

Quelle gracieuse image ! la gardienne, la Conservatrice du Pucelage à l'intention de son Ami : nous avons les conservateurs de cimetièrre, de musée, des hypothèques, mais que conservent-ils ? les uns des couvertures de maisons, plus solides il est vrai que l'ardoise et la tuile, les autres, de vieilles poteries, quelques empaillés et les palmes académiques du prédécesseur, les autres enfin des monuments dûs aux ciseaux de nos artistes les plus remarqués, monuments funéraires il est vrai, mais plutôt funèbres.

Seul le Conservateur des Eaux-et-Forêts eût pu prétendre à la conservation du Pucelage : ce petit zoizeau ne niche-t-il pas près d'une source qui jaillit sous de profonds et délicieux ombrages que ma langue ne saurait décrire sans y passer mille et mille fois.

La fin de cette gracieuse chanson est empreinte d'une tendre mélancolie : je dis « tendre » à dessein, car de toute évidence, la dureté fort louable de Georget a disparu après ce tête-à-tête érotique — ce terme supposant qu'on ne considère que la partie capitale, supérieure des deux partenaires. On y sent tous les regrets de la jeune fille qui a retardé le moment

du bonheur complet — comparable aux regrets de l'hôtelier consciencieux qui a servi à son client un fromage dénué de toute fraîcheur.

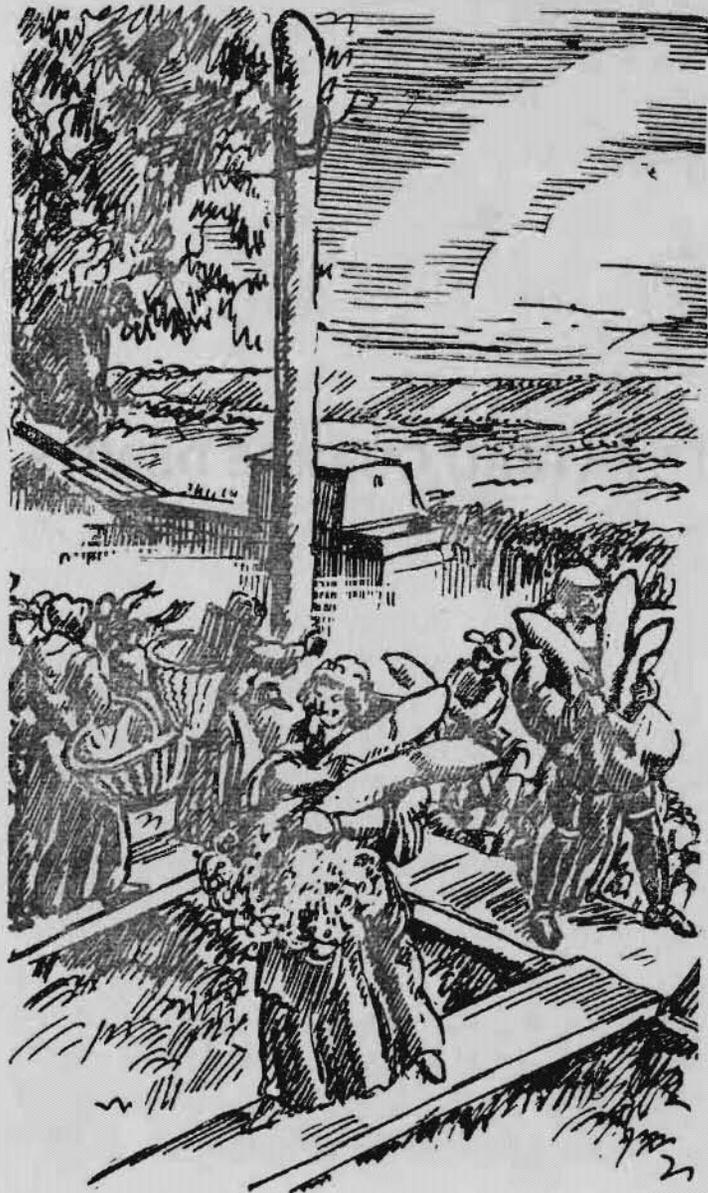
Quel est l'épilogue de cette aimable aventure ?

Dans neuf mois, si nous sommes encore de ce monde, peut-être le saurai-je et je me ferai un plaisir de vous faire la description du mariage, parallèle au baptême du charmant poupon qui ne manquera pas de naître de cette union : Je vois d'ici cette fête Dy-Gin-Bet-Fer conduisant harmonieusement la jeune épousée vêtue d'une robe blanche, ornée de jeunes oranges, assez échanquée pour qu'elle puisse d'une main donner le sein au fruit de ses entrailles, alors qu'elle donne l'autre bras au planteur de ce fruit.

Puis la cuite du cortège (pardon, j'oubliais la cédille) et sous le soleil de plomb un paysage à la Pastour, une église à la Deslignières, un curé à la Rapha et enfin les agapes familiales et consécutives...

Messieurs, l'émotion m'étreint : je ne puis que m'arrêter, car, sans considérer cette étreinte d'émotion qui n'est qu'une forme de pépie rentrée, je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je lève mon verre pour le vider à votre santé.

LE BATEAU CHARGÉ DE VITS



LE BATEAU CHARGÉ DE VITS

Un bateau chargé de vits
Descendait une rivière.
Une dame de Paris
Vint avec sa chambrière.

Pan pan de la Bretonnière,
Pan pan de la barbe au con.

(Pour simplifier l'impression et ne pas imposer à l'éditeur un travail de romain, nous ne répéterons pas au début de chaque couplet les deux derniers vers du précédent.)

Une dame de Paris
Vint avec sa chambrière.
Parmi tout ce tas de vits
Choisit la plus grosse paire.

Pan pan, etc.

La servante qu'avait d'esprit
S'en est servi la première.
Elle s'en est tant servi
Qu'ell' s'est pété la charnière.

Pan pan, etc.

Depuis l'cul jusqu'au nombril
Ça n'est plus qu'une gouttière
On croit baiser par devant,
Va t'faire' fout', c'est par derrière.

Pan, pan, etc.

On croit lout faire un enfant,
Va t'faire' fout', c'est un clystère.
On croit être son amant,
On n'est qu'son apothicaire.

Pan, pan, etc.



La poésie populaire a ceci de remarquable : c'est qu'en onze mots, elle crée de toutes pièces un tableau impressionnant.

Un bateau chargé de vits
Descendait une rivière...

Nous qui sommes de fervents régionalistes, nous adaptons immédiatement cette lapidaire et maritime description au décor qui nous est familier et notre esprit évoque tout de suite une toile magistrale de Claude Rameau, ce « chantre de la Loire » — chantre qui n'a rien de mou et que nous autres, amateurs d'art, sommes fiers et heureux d'endurer..., représentant la courbe de la Loire à son arrivée à Nevers, au moment où la Nièvre lui apporte sa généreuse contribution d'eau chargée à bloc de matières fécales.

Que pourrais-je faire de mieux que de vous citer *in extenso* un passage des mémoires de Pompanne (manuscrit que j'ai eu le bonheur de retrouver dans la poussière des archives, au cours de leur transfert rue Charles-Roy) qui complètera cette fugitive évocation d'un talent qui nous est cher à tous.

Pompanne était le doyen des Chie-danliau. Son langage et son style étaient colorés et je respecterai intégralement ce monument linguistique et documentaire dont voici la teneur :

« Ah! dame oui! fi d'putain » (Pompanne s'adressait dans l'espèce à l'un de ses petits-fils, ce qui explique et légitime l'épithète un peu vive qui figure au début de ce mono-dia-logue.) Ah! dame oui! j'm'en rappelle bien de c'te bon guieu d'péniche qua d'valait la Loire dret là d'avant l'île Saint-Charles et la Brûlerie qu'on a construite depuis, bien après ma mort, pisque j'l'ai pas connue d'mon vivant.

Y en avait-y d'ceux vits d'tout's les euspèces, enfant d'garce! des mous, des raides, des drets, des tortus, des gais, des tristes, des uns qua riaient, des aut's qua pleuraient : l'guiab' m'arrache les pannes! c'était à s'en taper l'cul dans les verdiaux!

Y en avait un tout dret, qua servait d'mât avec eun' voile en peau d'couilles; y en avait des raides qua servaient d'bourdes et d'gaffes. Comme gouvernail y en avait un qu'atait d'venu tout mou à force de tremper dans l'eau.

V'là donc c'te péniche qu'a viré au long de la levée pour se garer dans la Nièvre.

Dame! le chabanat avait tambouriné l'arrivage, aussi fallait voir tout' ceux fumelles qu'étint v'nues là pour chercher chaussure à leur pied.

On a toujours dit qu'y avait eun' dam' de Paris qua s'trouvait là avec sa servante

et qu'avait choisi la pus bell' paire, même que ça a causé eun' maladie à la sarvante? mais j'pourrais pas t'dir' qui qu' ç'atait.



Comm' que comme, y en a eu du rabiote dans ceux vits, et c'est comm' ça qu'nous, les chiedadansiau, on en a ramassé pas mal qu'on a plantés au bas de la digue, comme bittes d'amarrages, bien entendu. C'est d'puis c'temps-là qu'on a appelé la digue la « levée de mes pines ». C'est des archéologes, des soi-disant savants — des couil-

lons, qu'oué! — qu'ont dit après la levée de Médine... ça veut rien dire : pas vrai, fi d'putain? »

Vous pensez bien, messieurs et chers amis, que notre curiosité a été vivement sollicitée par la personnalité de cette dame de Paris qui, dans les mémoires de Pompanne, garde le plus strict anonymat. Nous avons fait appel à divers historiens (académiciens ou non) et voici, parmi tant d'autres, les principales réponses que nous avons eu la bonne fortune de recevoir.

M. Henri Bordeaux : « Je vous prie, monsieur, de ne pas confondre les femmes historiques qui font l'objet de mes recherches avec celles qui habitent mon féminin. Veuillez, etc... »

Mme Cécile Sorel : « Ce n'était pas moi... »

Sacha Guitry : « Écartez Yvonne Printemps : je lui suffis. »

Maurice Rostand : « Mon père a toujours pensé que la dame de Paris n'était autre que Roxane accompagnée de sa duègne, laquelle ayant conçu un amour affolé pour le nez de Cyrano, cherchait son équivalent destiné à un usage pour lequel le cadet de Gascogne n'eût point consenti à prêter son appareil olfactif. »

M. Funck Brentano croit tout simplement que la dame de Paris était Marie-Antoinette qui désirait pour son collier un pendentif originel et précurseur, si j'ose dire, des bijoux de Lalique. Elle choisit un vit malade orné d'une goutte opaline affectant la forme d'une perle baroque. La servante, quoiqu'en dise la chanson, manqua d'esprit en se servant de cet instrument sans le couvrir d'un préservatif, ce qui explique le mot gouttière où qqs'érudits linguistes voient la contraction du mot goutte (mili) tière.

Gaston Picard, trop absorbé par sa réforme de la grammaire de l'Académie française, et José Germain, très pris par la rédaction du *Canard enchaîné*, se sont excusés de ne pouvoir nous répondre.

Dans son magnifique livre, *Madame se meurt, Madame est morte*, dont on abrège à tort le titre en *M. se m.*, *M. est m.* (abréviation que de malicieux et scatologiques critiques traduisent par : merde se mange, merde est mangée...), dans son, dis-je, magnifique livre où la fantaisie de la documentation s'allie si heureusement à un aimable et verbeux déconage, Paul Reboux, ce grand mutilé de la guerre depuis qu'on l'a amputé de Charles Müller, voit dans la dame de Paris

Madame Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, à qui le batelier de la péniche, soudoyé par le Duc de Lorraine, aurait remis perfidement un vit empoisonné, un vit russe peut-être — ce qui donnerait à penser que ce batelier avait été sur la Volga — dont l'usage intensif aurait provoqué la mort de la belle sœur du Roi Soleil, qui en resta comme la lune; et, d'autre part, l'éclosion d'une oraison funèbre de Jacques Benigne Bossuet, l'aigle des mots.

M. Lenôtre nous a envoyé un dossier de 6874 pages que nous n'avons pas eu le temps de compulsier jusqu'au bout, l'abondance des détails nous ayant tout d'abord submergés.

M. Jérôme Tharaud nous a renvoyés à M. Jean Tharaud qui nous a priés de nous adresser à M. Jérôme Tharaud.

M. Henri Bachelin : « Vous ne sauriez trouver un meilleur documentateur que mon excellent et érudit ami Mathieu Régin. »

Malgré ses multiples occupations, M. Edouard Herriot a bien voulu nous répondre. Vous n'ignorez pas que cet habile politique est doublé d'un très fin historico-littérateur et qu'il ajoute à sa pipe un joli brin de plume. Il ne nous



donne, il est vrai, aucune précision, mais il écarte résolument l'hypothèse de Madame Récamier.

Que croire, en cette circonstance ? Rien !!! Qui saura jamais quelle était cette dame de Paris, quelle était son infortunée servante ? Au fait, peu nous chaut. Laissons ces vaines recherches à ces savants poudreux qui respirent la poussière des vieux papiers et trouvent un plaisir sadique à couper les poils en six.

Dans les trois derniers couplets, cette délicieuse chanson met sur le tapis une

question « vitale », si j'ose ainsi m'exprimer : celle de l'éternelle rivalité de l'anus et du vagin — du Cul et du Con, pour être plus explicite — rivalité de deux voisins : l'un venteux, l'autre aqueux (c'est bien le cas de le dire), rivalité qu'un mot caractérise parfaitement : « concurrence », mot qui par le rassemblement étroit des dénominations personnelles des deux rivaux et la désignation de leur odeur commune semble avoir été créé pour la circonstance.

De nombreux poètes ou anecdotiers ont chanté ou conté là-dessus des choses charmantes : il me serait doux de composer de tout cela comme un bouquet de fleurs, blanches, bien entendu — et de vous l'offrir, mais j'abuserais de la complaisance de vos oreilles et de vos esprits. — Je ne vous citerai qu'une pièce anonyme qui mériterait cependant par son parfum caractéristique de figurer dans une anthologie.

« Trouvez-vous bon ce clos Vougeot ? »

.

« Du clos Vougeot ? vous voulez rire !
Il faudrait être un triste sire,
Un ignorant, un Ostrogoth

Ce mot apothicaire est-il délicieusement archaïque ? n'évoque-t-il pas dans nos esprits les silhouettes magnifiques et variées d'Esculape, de M. Purgon, de Figaro, de M. Homais et de M. Vincent de Grenoble ? Hélas ! déjà depuis les deux derniers de ces noms illustres, l'apothicaire a fait place au pharmacien, qui ne s'abaisse plus au rôle de gratte-cul, comme au temps du Roi Soleil. Hélas ! le pittoresque disparaît avec le travail mécanique et en série : plus de bons pointeurs portant sur la manche gauche de leur toge noire le cor de chiasse des premiers pointeurs : c'est un vulgaire instrument qui, par un jeu de hauteur, se charge d'envoyer par la simple pression dans les entrailles de Mossieu sa potion lénitive : on n'a même plus la consolation de voir le clysopompe et d'entendre ses exquis borborygmes qui rappelaient le rot de la lampe à huile, chère à ma génération, et que Courteline évoque si bien dans les Brossarbourg.

Je m'aperçois que je ne vous ai rien dit du refrain :

Pan, pan de la Bretonnière,
Pan, pan de la barbe au con.

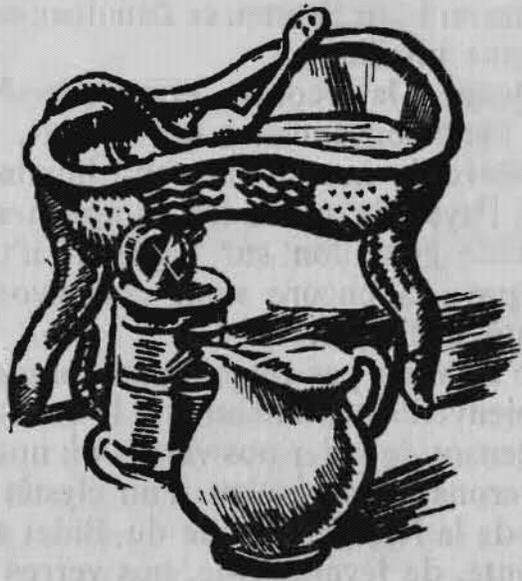
Il comporte une variante :

« A-t-on d'la goupillière
A-t-on du goupillon ? »

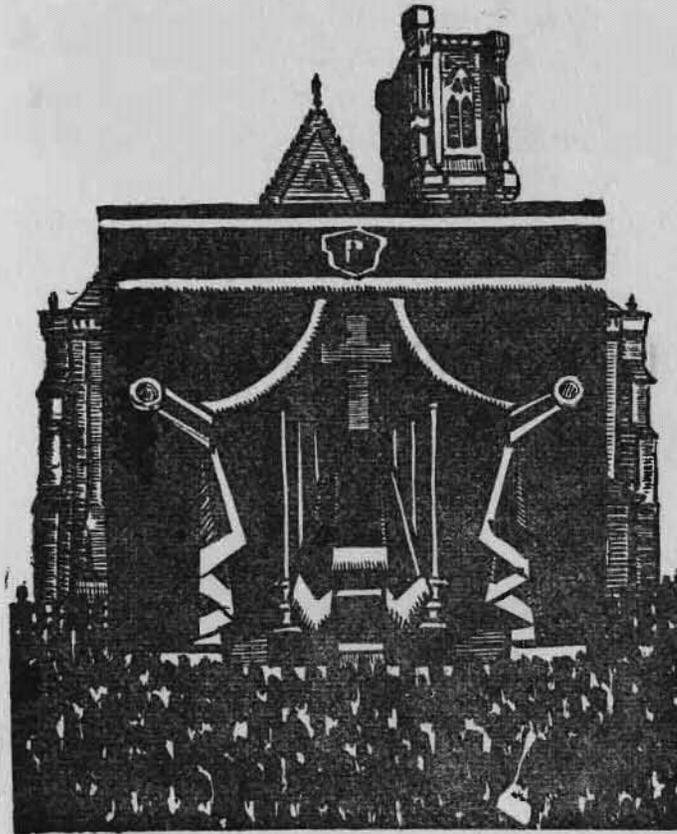
La première version fait évidemment allusion au Petit Breton, ce délicieux dessin d'origine phallique.

Quant à la seconde, je ne m'arrêterai pas à cette consonnance qui évoque, mais par hasard, le nom d'un grand homme de notre Pays : je retiendrai simplement le terme de goupillon sur lequel je n'insisterai pas : là encore nous retrouvons la parenté phallique.

Je ne veux pas retenir plus longtemps vos bienveillantes attentions. Il est temps maintenant de vider nos verres où nous ne trouverons ni le résultat d'un clystère, ni l'eau de la Nièvre, ni celle du Bidet de la Servante, de lever, dis-je, nos verres à la santé et à la prospérité de la Société et de ses membres.



LE POU ET L'ARAIGNÉE



LE POU ET L'ARAIGNÉE

I

Un jour, un pou dans la rue
Rencontra, chemin faisant,
Une araignée bonne enfant.
Elle était toute velue,
Eil' vendait du verr' pilé
Pour s'ach'ter des p'tits souliers (1).

Tu m'la tu m'la tu m'la tu m'la tu m'la tu m'la
Tum' la tu m'fais chier.

(1) Var. des p'tits pâtés.

II

Le pou voulant la séduire
L'emmen' chez l'mastroquet du coin,
Il lui offre un verr' de vin;
L'araignée se met à rire,
La pauvrett' ne s'doutait pas
Qu'ell' courait à son trépas.

III

Le pou lui offre une prise
Et lui dit d'un air joyeux :
Coll'-toi ça dans l'trou des yeux,
Essuy'toi avec ta ch'mise;
L'araignée qui n'en a pas
Lui fait voir tous ses appats.

IV

Le pou en franche canaille
Lui offre trois francs six sous;
Trois francs six sous, c'est pas l'Pérou;
Ça n'est qu'un fétu de paille.
Si tu m'donn' six sous de plus,
J'te f'rai voir le trou d'mon cul.

V

Voilà les horreurs qui commencent
Les chaussett' sont dévissées
Trois fois l'pou dut s'regimber
Tant il avait de jouissance...
La pauvrett' fut bien forcée
D'gober la maternité.

VI

Le pèr' d'araignée, en colère,
S'écrie : « Tu m'as déshonoré!
Tu t'as laissé enceinter
J'te fous mon pied au derrière! »
L'araignée, de désespoir,
S'a foutu trois coups d'rasoir⁽¹⁾.

VII

Le pou, le désespoir dans l'âme,
S'arrach' des poignées de cheveux,
Il s'écrie : « Y a pus d'bon Dieu! »
Et monte aux tours Notre-Dame.
Et c'est là qu'il s'a foutu
Les cinq doigts et l'pouc' dans l'cul.

(1) Variante : trois, treize ou trente.

VIII

Tous les poux du voisinage
Vinr'nt à son enterrement,
Vinr'nt à son enterrement
Comm' pour un grand personnage
Et c'était pitié de voir
Tous ces poux en habit noir.



Mes chers amis,

Avant de commencer la glose de cette admirable et populaire épopée, j'éprouve l'impérieux besoin de me retremper dans les définitions que certaines encyclopédies vulgarisatrices et autres Larousses nous donnent des deux insectes, protagoniste et star de ce film. Puissé-je ne pas jeter dans vos esprits le trouble qui a obnubilé le mien à la lecture de cette trop multiple documentation :

L'araignée est, dit-on, un insecte à huit

pattes et sans ailes, qui tire de son corps un fil auquel il se suspend et dont il forme une toile ou un piège pour prendre les insectes dont il se nourrit; c'est aussi une coquille ptérocière, une espèce de crabe ou poisson, un cercle de l'astrolabe, l'intersection de deux versants d'une montagne, un réseau en menu filin pour les hamacs, une maladie des mamelles, une voiture très légère et un ensemble de galeries souterraines aboutissant à un même fourneau de mine.

Quant au pou, c'est un insecte qui s'attache à plusieurs espèces d'animaux — je remarque en passant que le chien ne s'attache qu'à l'homme, souvent aussi à la chienne, mais ceci d'une manière plutôt physiologique que psychique. Le nom du pou varie suivant sa nature et ses attaches : hippobosque, taon, kermès, psoque, tique, mite, podures, fotok. Les Chinois ont mis également sous son vocable une mesure de longueur valant 1 m., 60 — mais passons...

Si vous voulez bien, nous nous en tiendrons à l'araignée vulgaire et au pou commun, habitant, admettez-le, le même immeuble : l'un, le pou, sur la terrasse (crâne), l'autre, l'araignée, dans le sous-sol (cervelle).

Mais laissez-moi vous dire, dès maintenant, que le régionalisme l'emportant toujours dans mon esprit sur toutes les autres contingences, je situe parfaitement cette Geste à Nevers, et je vois distinctement la scène débutant pendant une braderie sur la place de la République, au pied de ce joyau d'architecture, premier des châteaux de la Loire, qu'on appelle à tort le Palais ducal et que je nomme, moi, le Palais buccal, depuis que les avocats et les avoués y font retentir les éclats virulents ou soporifiques de leur éloquence relative...

Nous retrouverons également dans les couplets suivants le mastroquet du COIN que bien de nos camarades ont connu et fréquenté non loin du Parc de Nevers.

Et puis les tours de Notre-Dame ne sont-elles pas l'image de la tour de notre cathédrale?

Remarquez qu'avec une légère modification à ce couplet et une petite licence poétique pour féminiser une rime, on arrive à ce résultat.

Le pou n'ayant plus envie d'être
S'arrach' des poignées de cheveux
Il s'écrie : « Y a pus d' Bon Dieu! »
Et monte à la tour Saint-Cyre...

Et c'est là qu'il s'a foutu
Les cinq doigts et l'pouc' dans l'cul.

Résultat admirable, puisque la prosodie n'y perd rien, que le sacristain y gagne cinquante centimes de droit d'ascension et que le régionalisme marque un point.

Et maintenant, avant d'entrer dans le vif du sujet, je me permettrai de vous gloser le refrain :

Tum'la, tum'la tum'la tum'la tum'la tum'la
Tum'la tum' fais chier.

Cette abréviation « tum'la » ne serait-elle pas un rappel de la fameuse scie des deux cousins et associés Tumelin et Tumelech — scie qui connut un certain succès au temps de l'Exposition de 1900 :

Tumelin fait une maison et Tumelech l'habite.

Fabricants tous deux des cravates en série, Tumelin fait le tour de cou, et Tumelech le nœud.

Tous deux tailleurs : Tumelin fait un habit trop large : Tumelech l'échancre.

Tous deux quincailliers : Tumelin vend les outils et Tumelech les poèles.

Tumelin fait une voiture et l'essaie : un vice de construction fait que des cra-

quements se produisent! Tumelin avertit son associé : « Tumelech! les roues pètent! »

Évidemment, ce mot « tum'la » pourrait être suivi de mots libidineux et érotiques; on pourrait dire :

Tum'la fais raidir..., dresser ou bander,

mais l'auteur, par la répétition abondante de ce tum'la, atteint à un degré d'émotion grandiose lorsqu'il délaisse l'érotisme espéré, pour le scatologisme inattendu — et que l'auditeur suspendu aux lèvres de l'Aède, et transporté par l'imagination à la neuvième béatitude du Kamasoutra en retombe brutalement et lourdement dans la merde... Il y a là une puissance de réalisme dont Victor Hugo, Homère et Raoul Follereau sont seuls capables.

Le pou et l'araignée sont donc sortis un jour, ensemble, mais séparément : le pou en simple badaud vadrouilleur, l'araignée en travailleuse puisqu'elle vend du « verre pilé pour s'acheter des p'tits pâtés » ou des « p'tits souliers », dit une autre version. Je ne sais ce que vous pensez et quelle est celle des deux hypothèses pour laquelle vous penchez; j'opte en ce qui me concerne pour les petits souliers : que ferait, en effet, de petits pâtés, notre arai-

gnée qui se nourrit d'insectes, alors que les petits souliers protégeront les chaussettes dont nous constaterons l'existence dans un des prochains couplets.

Des esprits curieux pourront se poser la question : « A quoi servait le verre pilé ? » Mon Dieu, le papier de verre et la toile émeri sont là pour vous répondre victorieusement et j'en arrive à ce conclusum : le pou n'a aucun besoin de toile de verre ou de papier émeri dont il ne pourrait se servir que pour polir le crâne, son habituel habitacle, que ne lui offrirait plus alors les abris ombrageux et frais d'une tutélaire toison.

Donc, c'est bien en désœuvré, en « franche canaille » et dans un dessein que je prévois mais ne veux préciser, que le pou aborde l'araignée.

Il lui offre un verre de vin,
L'araignée se met à rire...

Ce devait être évidemment un fameux cru pour exciter le rire, rien qu'à la vue. Le vin est-il rouge ? c'est du Sancerre. Est-il blanc, c'est ce fameux cru des loges que chérissent les maçons (ceci sans allusion politique), les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes même et, en général, tous les ouvriers du bâtiment.

La pauvrett' ne s'doutait pas
Qu'ell' courait à son trépas.

Faut-il voir là une intention marquée de l'auteur poursuivant un but moralisateur ? Le trépas sera-t-il dû à l'alcoolisme d'une part ou, d'autre part, à une de ces maladies qu'on est convenu de qualifier de vénériennes ? est-ce là une croisade antialcoolique — ou siphylitique ?

Nous n'avons aucun document sur la santé du pou, ses ascendances, sa tension artérielle et autres inconvénients morbido-physiques.

Brieux n'est plus : l'auteur des Avariés aurait pu nous tirer d'embarras. Je ne vous parlerai pas de l'avis de Daudet (Léon) qui considère les Hérédos, non comme des candidats à la chute prochaine dans le néant, mais comme des candidats à l'Immortalité, cette immortalité ne fût-elle consacrée que par l'Académie Goncourt, où l'on n'est « ni nourri ni habillé », suivant le terme du regretté Jules Renard.

Laissons donc pendante cette affaire, à l'encontre de celle du pou qui, si je comprends bien l'esprit de la plainte, commence à se redresser orgueilleusement.

Le pou lui offre une prise, etc.

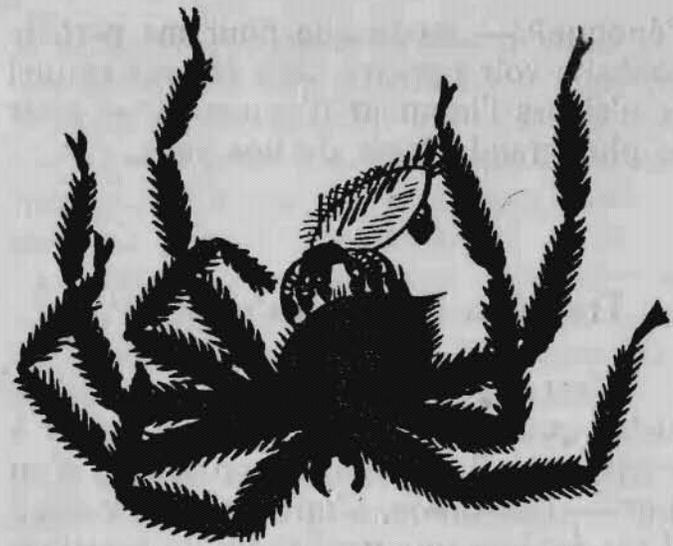
Cette prise (prise de possession anticipée, pourraient dire des linguistes), m'a laissé fort rêveur. J'ai feuilleté Pline le Jeune, Cuvier, Buffon, Fabre, Mæterlinck et *tutti quanti*, sans trouver trace, dans la vie des arachnées, de l'usage du tabac à priser. Une enquête chez l'aimable commissaire priseur de Nevers m'a attiré cette spirituelle réponse : « Les araignées de la Salle des Ventes me laissent priser, mais ne m'offrent jamais de tabac... »

Quant aux chemises des araignées, il n'y faut point songer : c'est plutôt dans les archives nationales départementales et municipales qu'on trouverait des araignées dans les chemises que des chemises sur les araignées.

*
**

Trois francs six sous...

Trois francs six sous or représentent à l'heure actuelle en francs papier seize francs cinquante, la surenchère arachnide de six sous représente un franc cinquante. C'est donc dix-huit francs que l'araignée demande pour exhiber son postérieur, en envisageant, bien entendu, les suites pénétrantes de cette exhibition.



On ne peut vraiment taxer l'araignée d'orgueil ni de prix fort — et l'on ne trouverait pas à notre époque des faveurs sexuelles à un prix aussi minime.

*
**

Les chaussettes sont dévissées.

Je pense que le vocable « dévissées » fait allusion à cet appareil dénommé « jarretelle ». Je pense aussi que l'auteur glorifie là le nudisme intégral. Mais on se demande pourquoi des chaussettes et pas de chemise ? peut-être était-ce la mode de

l'époque? — mode que pour ma part, je souhaite voir renaître chez le sexe auquel je n'ai pas l'honneur d'appartenir — pour le plus grand plaisir de nos yeux.

*
*
*

Trois fois l'pou dut s'regimber...

C'est au cours d'une de ces trois regimbades que le pou a omis de se retirer à temps et qu'il a fécondé sa compagne d'un jour — que dis-je, d'une heure à peine? Il est évident que neuf mois de gestation sont une lourde rançon pour quelques instants de plaisir. Mais la suite devient tragique...

*
*
*

Tu m'as déshonoré, dit le père...

Ce père pousse au noir, évidemment, car l'héroïne de notre chanson aurait très bien pu aller trouver une sage-araignée complaisante qui eût tôt fait d'anéantir les traces pesantes d'une santé légère...

Les entomologistes, direz-vous, eussent regretté cette opération qui eût privé le genre animal d'une espèce rare et imprévue, d'accord; mais après le coup de pied au

derrière, châtement bénin, d'ailleurs, qui ne légitimait pas le geste de désespoir de la victime, le suicide de l'araignée supprime à la fois deux vies, alors que la première solution en eût épargné une.

*
*
*

L'araignée, de désespoir,
S'a foutu trois coups d'rasoir.

Est-ce trois, treize ou trente coups de rasoir, pour respecter les variantes connues? la question semble d'ailleurs oiseuse, car si les trois premiers étaient mortels, les dix ou vingt-sept suivants étaient excessifs et superfétatoires.

Les experts médicaux de l'époque n'ont pas laissé de précisions au sujet de ce nombre de coups de rasoir : remarquons toutefois que ces trois chiffres commencent par le diphtongue TR qui évoque la TRistesse, le TRépignement nerveux et le TRémolo dans la voix, indubitables indices d'une immense douleur et préface admirable à la fin du pou.

Les cinq doigts et l'pouc' dans l'cul.

Sans m'arrêter à cette anomalie anatomique qui rend le pou possesseur de six

doigts au lieu de cinq, je vous signale l'originalité de ce mode de suicide qui peut provoquer chez certains sujets une émotion érotique analogue à celle que produit (j'en parle par ouï dire et non par expérience personnelle, croyez-le bien) à celle que procure, dis-je, en général, la pendaison.

Certes, la Fable, la Bible et l'Histoire nous offrent de nombreux exemples de suicides variés dans leurs formes respectives mais similaires par leur fin toujours un peu répugnante — aussi je donne la palme au suicide — suicide en service commandé — du duc de Clarence : condamné à mort, comme chacun sait, par son frère le roi Édouard IV (dangereuse parenté!) avec faculté de choisir son genre de mort, il se révéla beuveur très illustre en optant pour l'immersion dans un tonneau de Malvoisie, fin très altruiste puisque ses bourreaux eurent tout loisir d'assécher le tonneau après la mort du condamné.

*
*
*

Et c'était pitié de voir
Tous ces poux en habit noir.

Je vois d'ici ce long cortège, le char
funèbre aux panaches en érection, les fleurs

et les couronnes, fleurs blanches, couronnes des pines, la foule de certains poux assiégeant le Café des Fontaines, réceptacle habituel des électeurs qui ont rempli ou vont remplir l'urne électorale des anticléricals qui se refusent à l'offerte, des joyeux drilles que la Sacristie des mariages fait fuir, des témoins, juges, auditeurs ou avocats de la Correctionnelle, des scribes que fatigue le Bureau, puis les becs de gaz voilés de crêpe et allumés, précaution inutile, vu la qualité éclairante de notre gaz.

Les curieux aux fenêtres des logis et aux terrasses des cafés, la file des autos arrêtées par l'autoritaire sifflet de Colas et faisant basse profonde, les cloches de Saint-Cyr sonnant le glas du Pou. Arrêtons-nous, si vous voulez bien, devant le Café du Tonneau et n'allons pas jusqu'au cimetière. Saluons bien bas tous ces poux en habit noir : ne dirait-on pas l'enterrement d'un ministre. Voici que le dernier pou a disparu à l'angle de la rue du Rempart.

Nunc Bidendum est.

